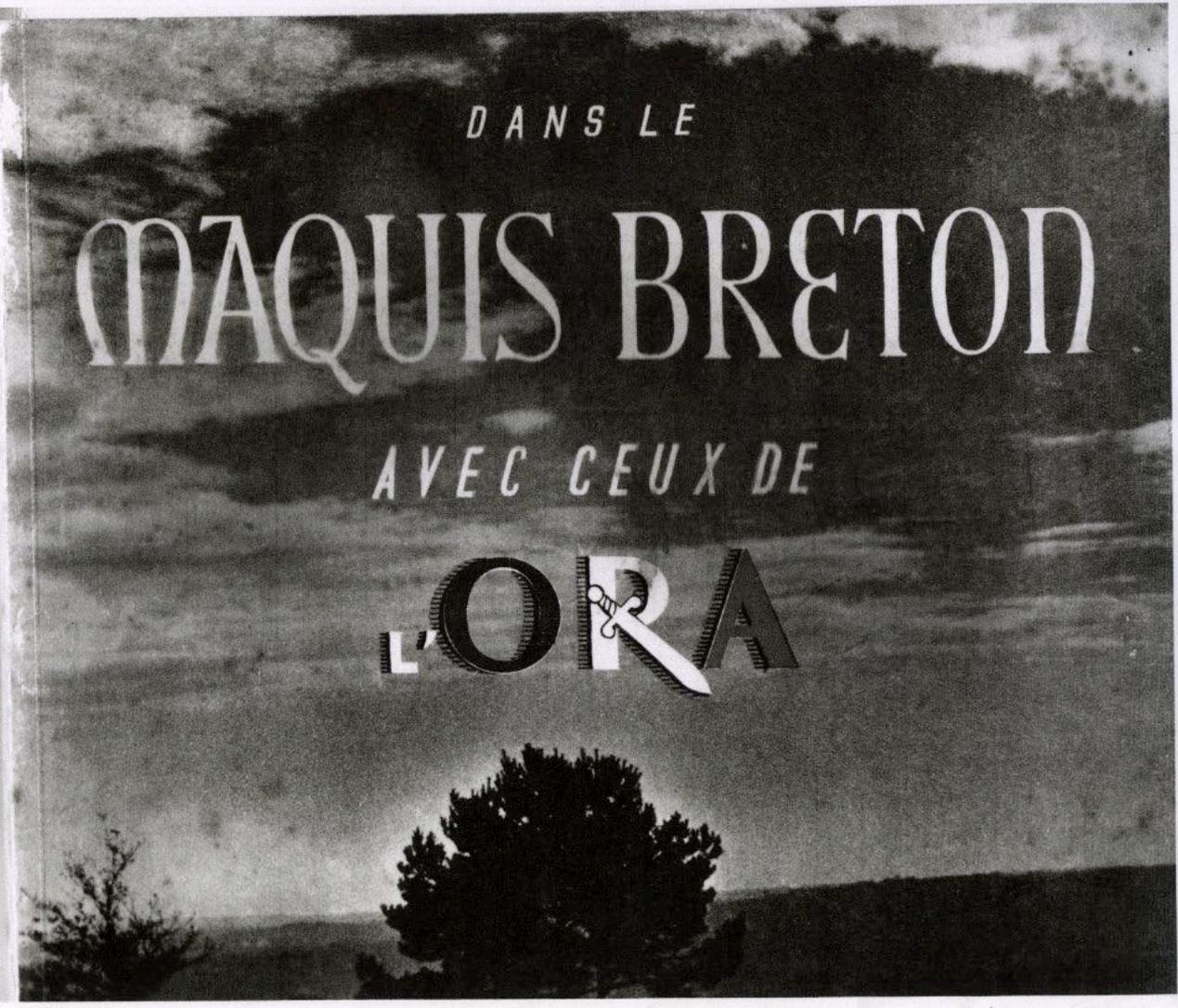


DANS LE

MAQUIS BRETON

AVEC CEUX DE

L'ORA



A l'honneur de la première
bonne compagnie d'artistes
de ton/ours
Très affectueusement
Luc Robert

À Camille Guyader
Sous-secrétaire du Résistant
En toute sympathie.

Dufay

à votre ami
et à votre excellent photographe.

Chambert

G. Heymans

CET OUVRAGE A ÉTÉ RÉALISÉ SOUS LA
DIRECTION DU COMMANDANT CHAMBERT
AVEC LA COLLABORATION DE GUS ET
DE GEORGES HEYMANN ET ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 14 OCTOBRE 1946
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, A PARIS.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE 1 A 200 SUR PAPIER SPÉCIAL.

N° 144



LA BRETAGNE

sous l'occupation

RIEN de plus différent que l'arrière pays breton, valonné, aux horizons limités, parcouru de chemins creux qui mènent de village en village entre les champs bordés de talus et de haies vives, où même dans les anses profondes on sent à peine la présence de la mer, et la côte ouverte sur l'espace, sur l'ivresse du grand large qui tient éternellement rivés les regards des pêcheurs.

Mais le paysan qui fouille son sol et le marin qui jette ses filets, fils de races diverses aux origines mystérieuses, unies par le parler d'une langue très ancienne dont la pratique ne s'est pas perdue, sont animés de la même foi tenace. Français avant tout, mais Bretons aussi, attachés à leurs traditions séculaires et qui n'aiment pas qu'on les dérange chez eux... Ils n'avaient pas connu d'invasion depuis des temps très lointains, mais lorsque les Allemands les envahirent, transformèrent les douces landes couvertes de genêts et de bruyères en aires d'envol et installèrent sur le sable des plages des fortifications bétonnées, eux, qui sont plus prompts que quiconque à riposter sous l'injure, comprirent à quel adversaire redoutable ils avaient à faire. Sans armes, sans moyens de défense, que pouvaient-ils contre la puissante Wehrmacht ? Comme les arbres de leur pays courbés par les tempêtes, ils baissèrent la tête en attendant l'heure de l'action...



En vain, les Allemands tentèrent de les séduire. Dans les camps de prisonniers, ils offrirent la liberté à ceux qui se déclareraient autonomistes. On se souvient de ce qu'était le mouvement « Breiz Atao », soi-disant parti de l'autonomisme breton qui exploitait des sentiments régionalistes très naturels et très honorables et qui, sous couleur de conserver à la Bretagne son folklore et ses traditions, ne visait pas tant à créer un séparatisme aboli depuis le mariage de Charles VIII et de la duchesse Anne, qu'à installer des agents à la solde de l'ennemi.

Les chefs de cette délégation de la « 5^e Colonne » ne devaient pas tarder à se dévoiler, dès le début de l'occupation, et à prendre place dans les villages aux côtés du chef milicien ou du représentant de la Gestapo.

Les prisonniers de guerre, ainsi sollicités, comprirent immédiatement ce qu'ils pouvaient tirer de cette offre et, au grand étonnement des Allemands, ils se déclarèrent autonomistes par milliers. Des « milliers d'autonomistes » qui revinrent au

pays, bien décidés à reprendre la lutte... Les Allemands eurent trop vite fait, hélas, d'éventer le stratagème et de mettre fin aux départs.

Mais bientôt la Bretagne entière ne sera plus, malgré la vigilance de la Gestapo et de la Milice, qu'une immense organisation de résistance, qu'un vaste réseau de contre-espionnage, sans cesse en relation avec l'Angleterre. Peut-être cette vieille qui tricote des bas au tournant du chemin héberge-t-elle des parachutistes alliés, ce paisible fermier recèle-t-il un dépôt d'armes au fond de sa grange...

Les Allemands s'énervent, fouillent, persécutent, emprisonnent et torturent cruellement ceux qu'ils surprennent en flagrant délit de résistance, mais ils ne peuvent venir à bout de l'obstination de ces Bretons qui savent garder farouchement un secret et dont la patience et l'habileté déjouent leurs plus savantes méthodes policières.

Rétifs à la conscription pour le travail obligatoire, des milliers de jeunes prennent le maquis. Il fait si bon respirer l'air de la liberté dans les



landes sauvages... Dans chaque village ils trouvent des complicités, la maison amie qui les accueillera pour une nuit ou deux et d'où on ne les laissera repartir qu'avec une musette bien remplie.

Sur les côtes, les départs s'organisent pour l'Angleterre. Une barque de pêcheur qu'on ne revoit plus et ce sont des combattants qui sont allés rejoindre les Forces Françaises Libres.

Tous les habitants de l'île de Sein en âge de porter les armes premiers compagnons de la libération, désertent ainsi leur île et vont à la rencontre du général de Gaulle.

Partir pour l'Angleterre ! Récompense qu'un patriote quimerois (nous le laissons se reconnaître) accordait à ses fils sous condition de leur succès au baccalauréat. Et il tint parole, par deux fois.

Quand vint le jour de l'insurrection, les sabotages et les attentats se multiplient. De chaque bouquet d'arbres, de chacun des innombrables replis de la terre qui les dissimulent aux recherches, les invisibles agresseurs font feu sur l'ennemi affolé. Ils mettront leur parfaite connaissance du terrain au service des Alliés lorsque ceux-ci, ayant rompu le front de Normandie, pénétreront dans la grande presqu'île.

Mais alors que les cloches de France sonnent à toute volée l'allégresse de la liberté retrouvée, la lutte n'est pas finie pour la Bretagne. Aprement, l'ennemi s'est accroché à son flanc. Il s'enferme dans la « poche » de Lorient que les anciens maquisards, mal équipés et chaussés de sabots, tiennent



LA CARCASSE D'UN BROUILLEUR D'ONDES GÉANT
DRESSE SA SILHOUETTE FANTASTIQUE
A L'EXTRÉMITÉ DE LA POINTE DU RAZ.

en respect au cours d'un rude hiver et qui ne tombera qu'à la veille de la capitulation allemande.



L'Allemand est parti. La Bretagne meurtrie doit encore arracher de ses plages les vestiges dérisoires du mur de l'Atlantique, relever les ruines de ses villes; de nouveaux calvaires jalonnent ses routes aux endroits où sont tombés ses héroïques défenseurs, mais déjà elle a retrouvé le rythme de sa vie paisible et laborieuse, et, des années d'angoisse et d'oppression, il ne restera bientôt plus que le souvenir d'une grave et exaltante fraternité, que la mémoire des aventures épiques que l'on se racontera le soir auprès de l'âtre, tandis qu'au dehors mugit la longue plainte du vent...



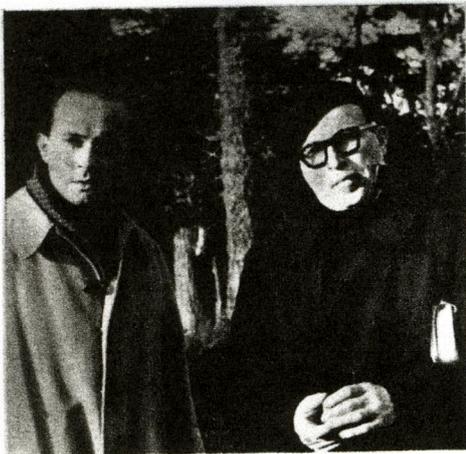
Le Renseignement

SITOT après l'Armistice, le commandant Muller, dans le Morbihan, et le commandant de Vulpian, dans les Côtes-du-Nord, avaient monté leur service de renseignements.

C'est à titre d'exemple que nous décrivons le S.R. monté dès le début de l'occupation dans le cadre de l'organisation Heurteaux, par le capitaine Luc Robet, chef départemental O.R.A. du Finistère. Voici comment il fonctionnait :

Au centre de la Région, un chef régional avec ses services : secrétariat, cartographie et liaisons. Dans chaque département, un agent départemental, ayant sous ses ordres un agent dans chaque localité importante.

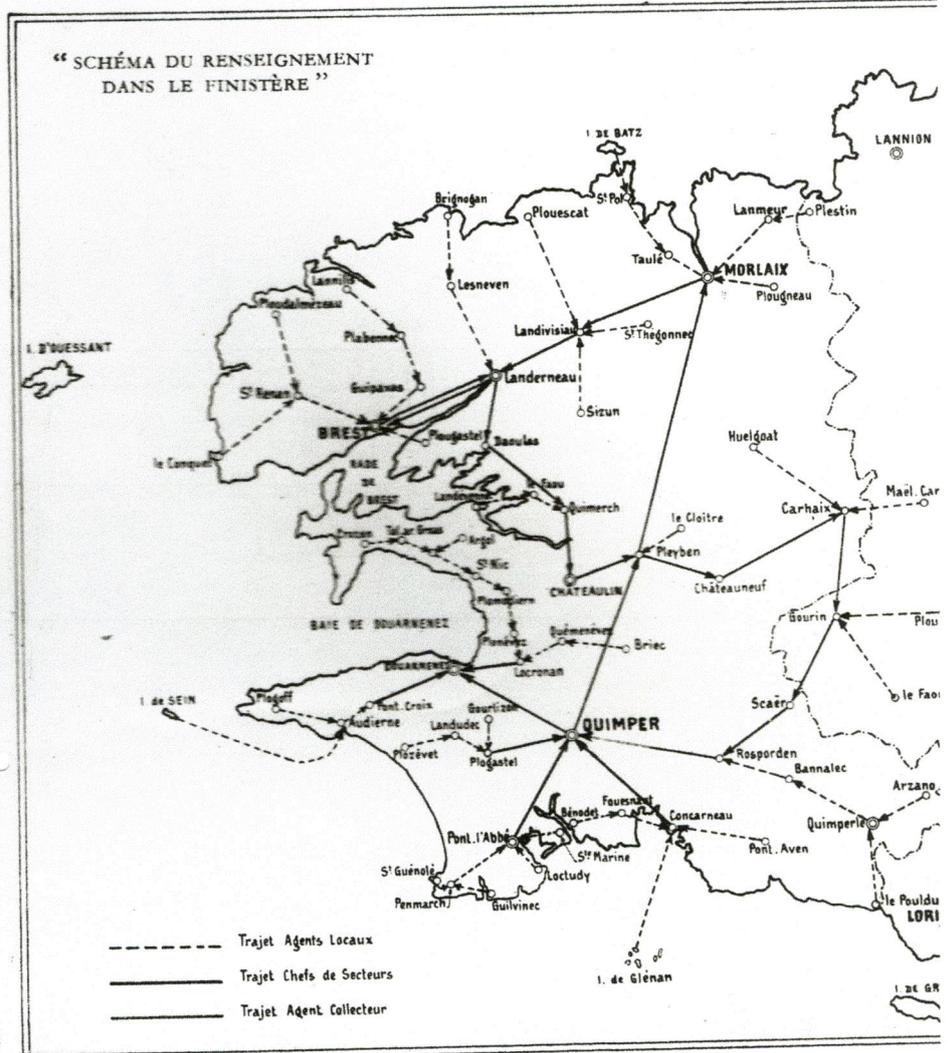
Le chef régional, chargé de donner les directives à son subordonné, recueille lui-même les ren-



LUC ROBET ET L'ABBÉ CARIOU

seignements qui lui sont transmis par ses agents départementaux et les adresse au secrétariat qui les porte sur ses fiches selon la nature des renseignements (politiques, militaires) et selon l'origine (fiches locales, départementales, régionales).

Si le chef départemental a surtout un rôle de boîte à lettres, il n'en est pas de même de l'agent



local qui travaille sur le plan de l'exécution et qui est chargé de recueillir tous les renseignements qui lui viennent de son équipe, de les préciser, de les recouper et de les rédiger avant de les remettre chaque semaine à l'agent départemental.

Vaste organisation qu'il est nécessaire d'entourer des plus strictes mesures de sécurité et qui exige de tous ses membres les plus sévères qualités de ruse et de minutie.

Voici comment procédait le service cartographique et typographique qui distribuait aux agents du réseau les cartes et les plans : à chaque renseignement correspondait un calque qui, lui-même, correspondait à une carte et à une fiche descriptive; sur le calque était portés des numéros qui se référaient à un plan coté. Système le plus simple et le plus sûr. Le tout établi sur des papiers de petit format, faciles à dissimuler, et au besoin à détruire.

La carte ci-jointe montre la complexe organisation d'un tel service et il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement pour expliquer quels risques couraient les agents de renseignements qui

travaillaient contre l'Allemand à l'intérieur même de ses installations. Aussi bien l'agent local qui, restant sur place, était exposé à la surveillance constante de l'ennemi, que l'agent de liaison rendu suspect par ses nombreux déplacements. Les uns et les autres étaient parfois obligés de se camoufler sous les accoutrements les plus fantaisistes. Nous en donnons ci-dessous un exemple qui est d'ailleurs classique.

SUR QUOI PORTAIENT LES RENSEIGNEMENTS ?

Sans entrer dans les détails, qu'il soit simplement rappelé que l'essentiel était d'avoir l'identification des unités ennemies, de connaître les mouvements des troupes et du matériel, les déplacements des navires, les installations de défense terrestre et de défense côtière, et de donner ces renseignements avec assez de précision pour qu'ils soient utilisables : ordre de bataille : numéro des grandes unités (Armée, corps d'armée, divisions) Nature : (Infanterie, arme blindée, aviation, etc...) Lieu du P.C., zone d'implantation, nom de l'officier général, matériel des aérodromes avec leur emplacement sur la carte. Date de départ de ces unités et de leur matériel. Emplacement des stocks et des parcs importants, leur superficie. Chiffres approximatifs des effectifs, rang de l'officier qui les commande, etc... Pour les mouvements de navires,



M. MARIUS LEROUGE



M. BARION

nature du bâtiment, position exacte dans les hangars, cales ou abris, date des sorties, destination, etc...

La liste pourrait s'allonger indéfiniment, le but à atteindre étant la connaissance parfaite de toute l'organisation ennemie

Aux côtés de M. Luc Robet, Claude Hernandez, Georges Chancerelle, Marius Lerouge, Andrée Mene-reul, dite Henriette Le Gall et Gabrielle Devaux, formaient son état-major. Nous retrouverons ces noms jusqu'aux jours de la libération.

Cette dame élégante, un peu mûre peut-être, mais que nous voyons prendre le thé avec une si parfaite distinction, n'était autre

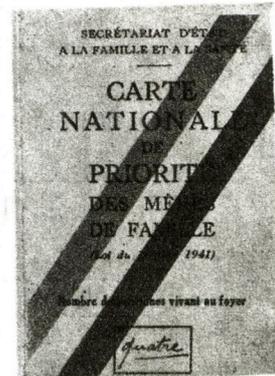


que le lieutenant Hernandez, sous un traverti qui lui permettait de passer inaperçu des policiers.

Un turban, quelques mèches coupées dans la chevelure de son petit garçon, avait suffi à composer la tête. Le plus difficile avait été de trouver les chaussures, car si la jambe est bien faite, les pieds sont un peu grands.



Quant aux pièces d'identité, rien n'y manquait, comme on le voit par les documents que nous reproduisons : Jacqueline Dréano,



mère de trois enfants, titulaire de la carte nationale de priorité.

Ce déguisement évita bien des ennuis à Hernandez, mais il constate encore avec amertume que personne n'eut jamais idée de lui faire des propositions galantes, du temps où il était Mme Dreano.

L'O.R.A.

dans le

FINISTÈRE



AU CHALET DE KERNOALET, SOUVENIR D'UNE RÉUNION CLANDESTINE DE L'ÉTAT-MAJOR O.R.A. DU FINISTÈRE.

Le capitaine Luc Robet reste la personnalité représentative de la Résistance O.R.A. dans le Finistère, dont il prit le commandement. Cultivé, fin lettré, il joint à ses qualités intellectuelles un tempérament ardent et un courage sans défaillance. Dès le début de l'occupation, un groupe de résistance s'est constitué à Douarnenez, dans le but de renseigner les Alliés sur les défenses côtières de l'Armée allemande, ses terrains d'aviation et ses champs de mines. On y trouve Luc Robet qui est alors le délégué du colonel Heurteaux.

Après l'arrestation de ce dernier, il rassemble les camarades et oriente le groupement sur l'action directe contre l'ennemi.

Audierne, Esquibien et Landerneau suivent l'exemple de Douarnenez. Groupes indépendants, mais tous reliés par un même guide : André de Neuville, véritable apôtre de la résistance militaire en Bretagne.

En septembre 1943, Luc Robet prend contact avec le Commandement Central à Paris et est nommé chef départemental O.R.A.

Son autorité s'étendra aux éléments O.R.A., Corps Francs « Vengeance » et « National Maquis » (chef Favreau).

DOUARNENEZ. — Mais tandis que le recrutement est poussé dans la Région, à Douarnenez et à Treboul, avec Marius Lerouge et Raymond Le Bars, à Landerneau, avec Radenac, Luc Robet et André de Freslon, adjoint

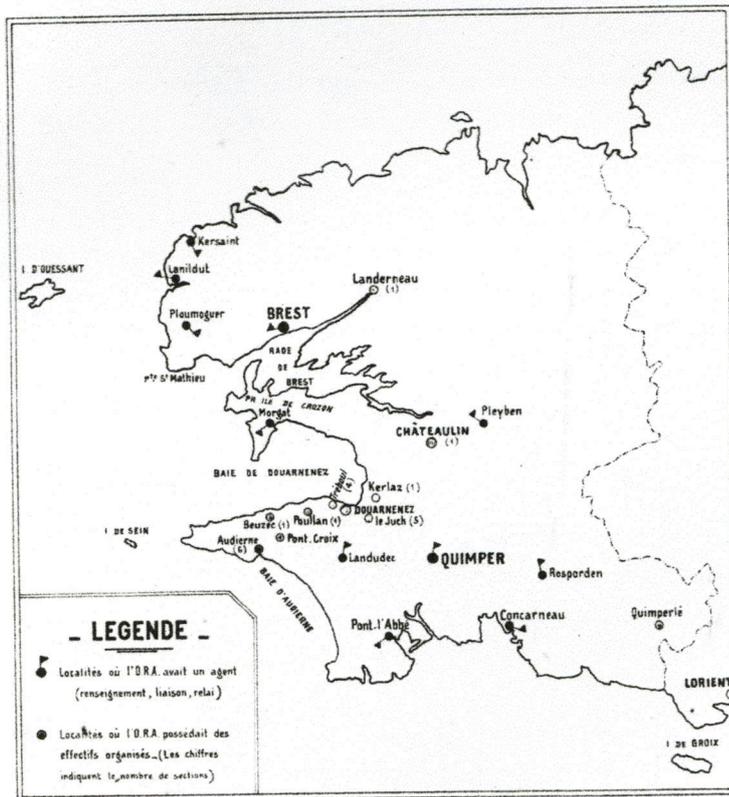
du général Masnou, sont arrêtés le 20 janvier 1944.

Le lieutenant Yvon Chancerelle remplace Robet. Il resserre le dispositif et confie la direction cantonale de Douarnenez à Gonzague Chancerelle et à Raymond Le Bars. Entre temps l'abbé Cariou, l'une des plus belles figures de la résistance finistérienne, poursuit la réalisation d'une idée qui lui est chère : la fusion de tous les mouvements de résistance. Le « Front National » de Pouldavid, « Libération » de Tréboul, admettent le principe d'une union qui sera réalisée en avril 1944, sous l'autorité du commandant Québriac, administrateur principal de la Marine, qui prendra le commandement militaire du canton.

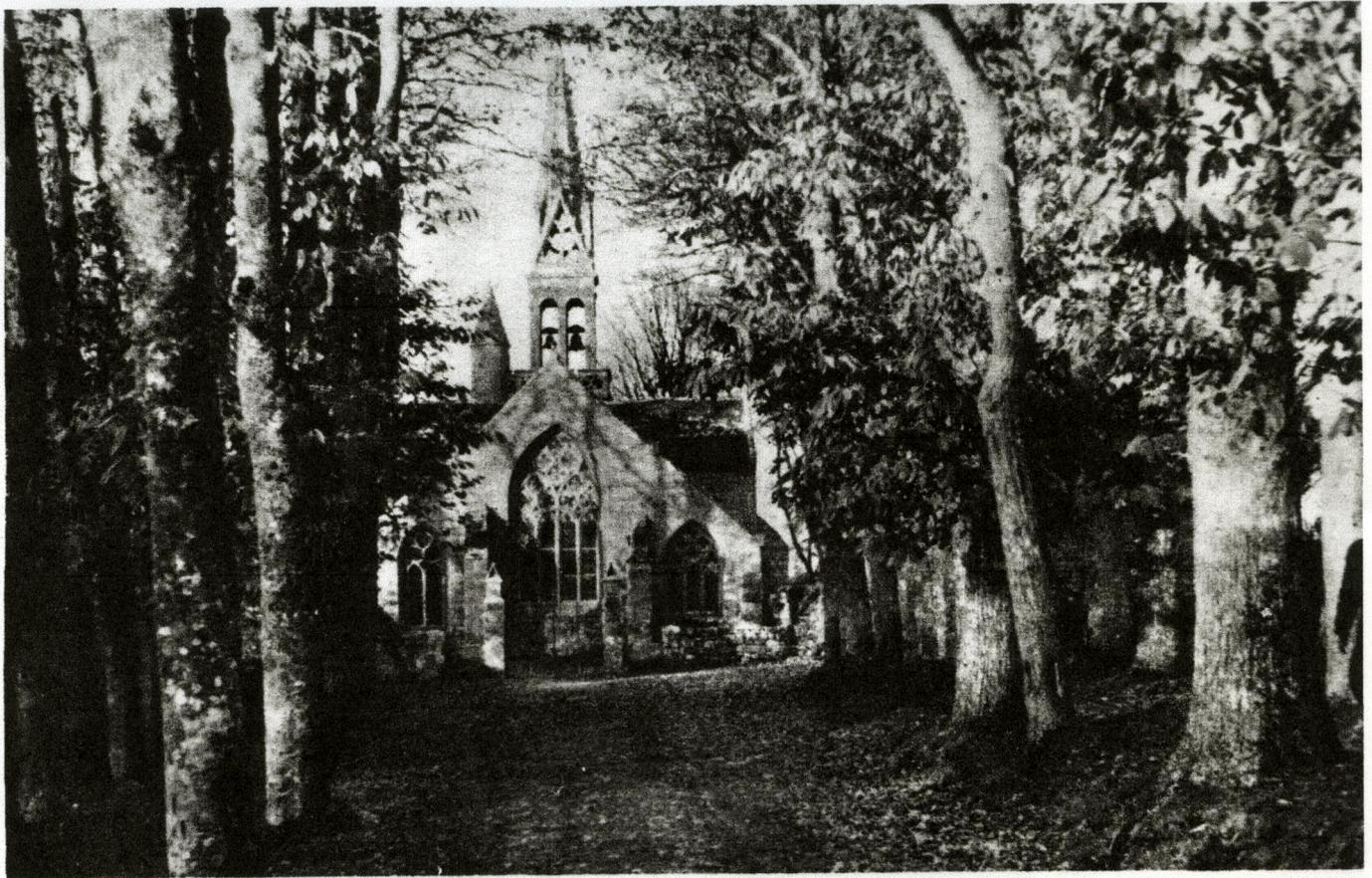
L'O.R.A., qui est à l'origine de ces accords, est alors largement implantée dans la région de Douarnenez.

Le 21 avril, une nouvelle arrestation, celle de l'abbé Cariou qui sera déporté en Allemagne, privera le mouvement d'un de ses plus ardents protagonistes ; mais, dès la fin du mois, l'entente se fait sur l'action commune entre M. Berthaud, chef

F.F.I. du Finistère, le commandant Québriac, et Yvon Chancerelle, qui, entouré de ses frères, Gonzague et Patrick, tient le P.C. dans son chalet de Kernoalet, au Juch. Le lieutenant Yvon Chancerelle va, au titre d'adjoint du commandant Québriac, mettre la dernière main à la préparation du sabotage et de la guérilla.



IMPLANTATION DE L'O.R.A. DANS LE FINISTÈRE



LA CHAPELLE DE KERSAINT, LIEU DE PÈLERINAGE PERDU EN PLEINE CAMPAGNE, SERVAIT DE DÉPÔT D'ARMES ET DE CENTRE D'ÉMISSIONS.

QUIMPERLÉ. — L'arrondissement de Quimperlé s'était tourné vers le Morbihan pendant la première période d'organisation.

C'est la région d'André de Neuville. C'est son fief. Nul n'est seigneur que sur ses terres, et, dès les premiers jours, Neuville se met en campagne pour soulever ses compatriotes. Il organise ses premiers groupes de combat, assure toutes les liaisons avec la résistance de Plouay, Quimper, Auray et Vannes. Il est partout... Il anime, il empoigne...

Dès le début de 1944, les hommes sont prêts à l'action, mais insuffisamment armés.

Et pendant cinq mois, nuit après nuit, les équipes de « drop-page » attendront en vain l'avion qui doit leur apporter mitraillettes, F.M. et grenades, les autres, dans leur village ou dans leur ferme, sont à l'écoute de la petite phrase magique qui fera d'eux des maquisards.

Il en est cependant qui sortent

FINISTÈRE

Chef Départemental :
CAPITAINE LUC ROBOT
dit "FANCH-LE-GAVE"

BUREAU :

Adjoint au Chef départemental :
ABBÉ CARIOU
Renseignements : LIEUT. HERNANDEZ
Secrétariat : M^{lle} MENEREUL.

Secteur de DOUARNENEZ
LIEUT. CHANCERELLE. Effectif : 300

Secteur d'AUDIÈRNE
L^{ieut}-COL. PLOUHINEC. Effectif : 240

Secteur de QUIMPERLÉ
CAPITAINE LOYER. Effectif : 1000

Effectifs au 6 Juin : 1340
Effectif départemental au 4 Août : 3200

sans armes pour couper lignes téléphoniques, déboulner les rails et tenir ainsi l'ennemi en haleine.

Lorsque le 6 juin est donné l'ordre général de prendre maquis, ils viennent de part et d'autre ces braves, impatients de chasser leur ennemi héréditaire et en a tant que le capitaine Loyer va se trouver à la tête du bataillon le plus important qu'il pourra connaître au cours de sa carrière.

Le capitaine Loyer, commandant F.F.I. pour la région de Quimperlé, commande à plus d'un millier de ces nouveaux maquisards et installe son P.C. à Cleubeuz-en-Mellac.

OPÉRATIONS

1°) *Secteur de Douarnenez.*
Le 6 juin, le P.C. des maquisards O.R.A. établi au château de Kernoalet étend son action sur quatre secteurs.

Le Juch (Joseph), Plo (Pierre), Pouldavid (Paul), Tréboul (Théodore).

Les maquis sont sans armes. Rien n'a été parachuté malgré les nombreuses demandes et les non moins nombreuses promesses.

Cependant, avec les moyens du bord et en attendant de prendre les armes à l'ennemi, ils engagent les opérations de sabotage et de guérilla.

Ils harcèlent le boche à tel point que, le 31 juillet, 400 Allemands alertés cernent le P.C. de Juch et les fermes avoisinantes. Pour la quatrième fois, ils perquisitionnent à Kernoalet, mais, comme d'habitude, sans résultat. Aucun d'eux n'a rien découvert, même pas ce gros teuton qui montait une inutile garde sur la cachette des armes.

Le 4 août, à la nouvelle de l'avance américaine, c'est l'insurrection à Douarnenez, au terme de laquelle les Allemands acceptent d'évacuer la ville le 8 août en laissant leurs armes aux F.F.I.

Les jours suivants, le lieutenant Chancerelle forme un camp d'instruction, en attendant le complément de l'armement.

Kernoalet redevient le centre des activités F.F.I. et dans ses environs cantonnent 5 sections. Une seule sous les ordres d'Hernandez, assure l'ordre à Douarnenez.

Et jusqu'à la reddition de la garnison allemande de la presqu'île, les troupes de l'O.R.A. participeront à la bataille de Crozon, sur la gauche du dispositif.

2°) *Secteur de Landerneau.* — Dès que l'ordre est donné aux éléments de l'O.R.A. de fusionner avec les autres groupes dans les F.F.I., Radenac prend contact avec le Docteur Le Braz.

Après plusieurs opérations locales menées par quelques audacieux, mais peu nombreux, le détachement est informé, dans la nuit du 4 au 5 août, que douze Français et du matériel ont été parachutés à un km. environ du terrain où ils étaient attendus. Renseignements pris, Radenac se rend chez l'amiral de Boisanger qui a reçu chez lui les parachutistes et qui, pendant trois semaines, va héberger l'un d'eux grièvement blessé.

Radenac entre en rapport avec le lieutenant Thome, chef du Groupe parachuté qui lui demande de l'accompagner et de le guider dans la région.

Radenac confie ses éléments à son adjoint pour ne garder avec lui que Georges Guyader et Paul Le Hir.

Le jour même il monte un coup de main sur le bourg de Daoulas. Les Allemands perdent 10 tués et 30 prisonniers.

Les pertes du détachement sont de un mort et un blessé.

Le 6 et le 7 août, le groupe prend à l'ennemi 40 fusils et quantité de grenades.

Le 9, c'est l'entrée à Landerneau d'où sont chassés les quelque trente Allemands qui s'y trouvaient encore, après un combat de plusieurs heures qui se soldera par un important butin, mais aussi par la mort du caporal Guichard et du chauffeur Quinques.

Grâce aux armes récupérées, 300 hommes de Landerneau sont en état de se battre.

Par la suite, une partie des F.F.I. va s'occuper des opérations de nettoyage dans toute la région, tandis que l'autre partie va participer à l'investissement de Brest, où, le 19 septembre, Georges Guyader, de

l'O.R.A., pourra hisser le drapeau français sur la Préfecture maritime.

3°) *Secteur d'Audierne.* — Au moment des opérations, c'est le lieutenant François Péron (O.R.A.) qui commande le groupement de la région d'Audierne sous les ordres du lieutenant-colonel Plouhinec (O.R.A.) qui dirige l'ensemble du secteur.

Le 4 août, les F.F.I. s'emparent d'Audierne, mais, le lendemain, une contre-attaque allemande les oblige à se retirer en dehors de la ville.

Le 15 septembre, le bataillon d'Audierne prend position autour des défenses allemandes de Lezongard. Le 20 septembre l'attaque est déclenchée par les forces américaines avec la participation des F.F.I. Après un violent tir d'artillerie, les Allemands retranchés dans leurs casemates se rendent sans conditions.

4°) *Secteur de Quimperlé.* — Dès le 8 juin, les sections de Lépineau, Tanguy, Coche, exécutent de nombreux sabotages, principalement sur les câbles souterrains et les voies de communication.

Comme partout en Bretagne, ces actions ne sont soutenues que par l'audace de leurs auteurs, car il y a encore peu d'armes. Il faut attendre le 9 juillet pour recevoir le premier parachutage. Avec du matériel divers et des armes, l'équipe de « droppage » reçoit à ce jour un groupe des équipes « Jedburgh ». L'ensemble est installé et caché dans le bois de Rozgrand, à l'intérieur



AU JUCH, LES PENTES BOISÉES DE PINS PARASOLS ONT ÉTÉ LE THÉÂTRE DE RUDES ENGAGEMENTS.

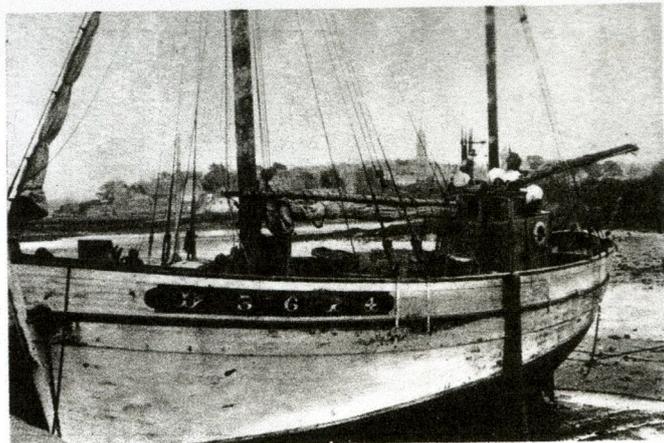
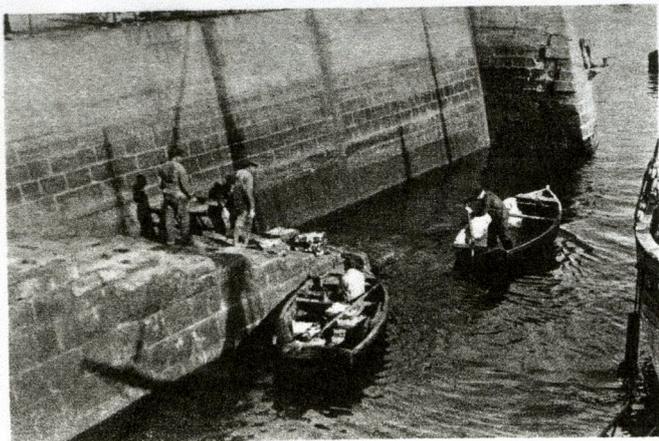
d'une grotte naturelle entourée de broussailles qui domine la vallée de l'Ellé.

Le 26 juillet les Allemands cernent le bois de Rozgrand. Il s'agit de s'infiltrer entre les patrouilles ennemies et de retirer de ce piège les équipes Jedburgh et, si possible, l'armement. C'est ce que nos maquisards vont faire courageusement et simplement, durant la nuit. Tout sera sauvé, à l'exception du matériel radio.

Le 27 juillet, le P.C. d'André de Neuville se replie sur le maquis de Kerangouarec.

Le 28, Neuville est tué dans le bois de Rozgrand alors qu'il allait y chercher le matériel abandonné.

Après Rozgrand, nos maquis seront encore traqués dans les bois de Carros, Combout en Locunole, puis à Ty-Nadan.



SARDINIERS DE DOUARNENEZ ET THONIERS DE CONCARNEAU SE RELÈVENT SANS CESSER DANS LES PORTS ANIMÉS D'UN PERPÉTUEL MOUVEMENT D'ENTRÉES ET DE SORTIES. LES ALLEMANDS AVAIENT BEAUCOUP DE MAL À CONTRÔLER CE FLUX ET CE REFLUX ET LAISSAIENT PARFOIS S'ÉCHAPPER UN NAVIRE.

Les pertes sont lourdes, les Chefs F.F.I. Coche, Dalbour, et Kerlire tombent aux mains de l'ennemi. Kerlire sera retrouvé dans la fosse de Kerfany... Un de plus.

Dans la soirée du 29, le major Ogdam Smith et le S.A.S. Myodon blessés, sont achevés à la mitrailleuse par les Allemands. Un fermier voisin, M. Fiche, qui venait à leur aide, est tué d'un coup de baïonnette dans le dos. Sa ferme est brûlée, son bétail volé.

Le 2 août à minuit, message d'alerte générale : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirrec ? » C'est l'ordre général de guérilla.

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre et hâte la mise sur pied de tout le système qui comprend :

- entre la Laïta et l'Ellé, un secteur tenu par la 1^{re} Compagnie sous les ordres de Rivière (détachement de Lépineau et Tanguy).

- Entre l'Ellé et la voie ferrée, un secteur tenu par la 2^e Compagnie (lieutenant Kernec) (détachement Mefort et Cutulic).

- Entre la voie ferrée Quimperlé-Quimper et la Laïta, un secteur tenu par la 3^e Compagnie (lieutenant Brévini) (détachement Cornou et Guillore, section Fanchon).

Malgré tous les dangers, les opérations se préparent. Le temps presse et les transports d'armes s'effectuent de jour. A l'occasion d'un de ceux-ci, Jean Guillou rencontre un détachement de Russes sur son trajet. Il s'empare de leurs armes et les fait prisonniers.

Et, dès la première nuit, les opérations commencent. La voie ferrée est coupée, les lignes téléphoniques détruites, des abattis d'arbres sont exécutés sur toutes les routes. A Baye, quelques Russes sont capturés. Les détachements Cornou, Ségalon, Even, exécutent leurs missions dans la région Clohar-Le Pouldu-Saint-Maurice. Des escarmouches éclatent sur la plupart des voies de communication. Sur la grand'route, vers Pont-Scorff, un groupe du détachement Lépineau, sous le commandement de Rivière, attaque une colonne ennemie forte de 300 hommes. Il est 3 heures du matin. Le combat

dure vingt minutes, puis le détachement se retire. Les Allemands, de leur côté, battent en retraite, emmenant leurs morts et leurs blessés ; chez nous, un tué : Théon, deux blessés, Prado et Loello. Quinze cents mètres plus loin, la colonne allemande tombera dans une embuscade.

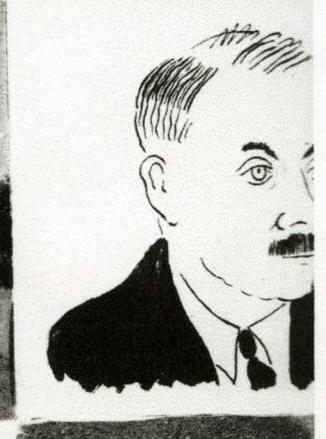
De leur côté, les groupes Ségalon et Even ont attaqué avec succès à Croasianter, Saint-Maurice et au Pouldu.

Un nouvel accrochage se produit le 6 août, déclenché par la 2^e Compagnie, et suivi d'un engagement à la Croix-de-Kerlore. À Kercapucher, nos hommes trop inférieurs en nombre sont obligés de se replier rapidement.

Cependant, à 21 heures, la section de Baye hisse un drapeau sur la mairie. Quelques heures plus tard, cette unité sera renforcée par les détachements Lépineau et Tanguy qui se rassemblent à Rozgrand et Stang-Dillat. Le lendemain 7, des Russes sont faits prisonniers à Tremeven. La compagnie du lieutenant Kernec, renforcée par Tanguy, rejoint Kernec sur la route du Faouet. Quant à Lépineau, il se porte sur Kerstrado et se heurte aux forces allemandes qui se replient sur Lorient. C'est à ce moment que les derniers détachements ennemis, en quittant Quimperlé, mettent le feu à l'usine de Kergostiou.

Quimperlé est entièrement libérée le 9 : Nos éléments s'y installent solidement et prennent rapidement toutes dispositions pour empêcher tout retour offensif. Ainsi, sans la moindre transition, sans le moindre renfort allié, nos détachements de Quimperlé refoulant lentement les arrière-gardes allemandes iront constituer un secteur du front de Lorient.

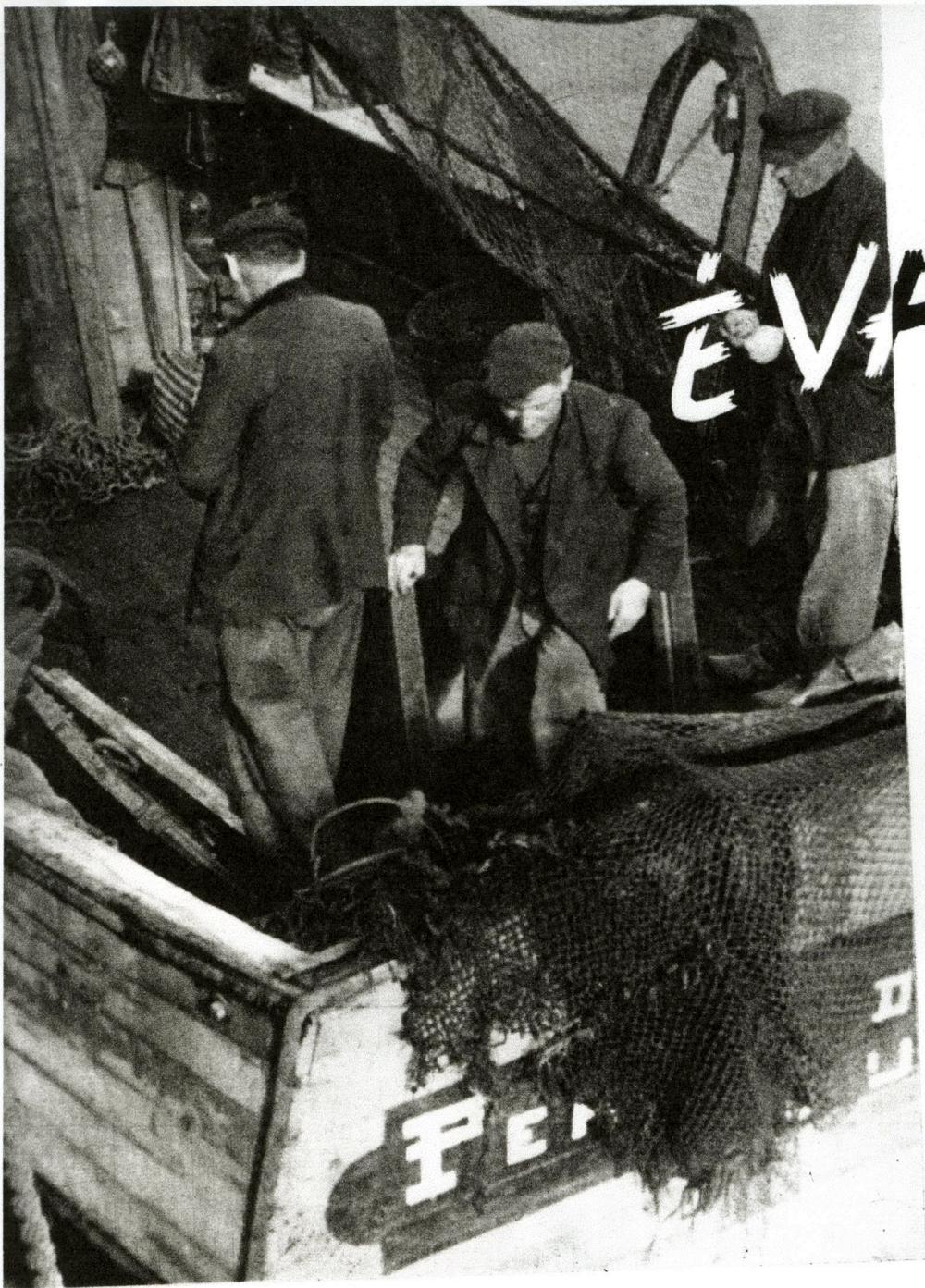
Et jusqu'au dernier jour le bataillon de Quimperlé, organisé par l'O.R.A. et renforcé de tous les volontaires de la région, de toutes origines et de toutes opinions aura joué dans le combat et la libération du territoire breton un rôle qu'il convient de ne pas oublier. Il aura traversé des périodes tragiques, subi de lourdes pertes, mais inscrit à son actif les plus belles pages de courage et de dévouement à la cause nationale.



VISAGES DU MAQUIS

DE GAUCHE A DROITE :

COMMANDANT MULLER ■ CAPITAINE REGLAIN ■ LIEUT.-COLONEL LE GARREC ■ M. CAU
M. RADENAC ■ LIEUT.-COLONEL MANCEAU ■ LIEUT.-COLONEL PLOUHINEC ■ LIEUT.-COLONEL ROBO
M. DE LEPINEAU ■ MAQUISARDS ■ ABBÉ JEGO ■ CAPITAINE LUC ROBOT
AUTRE MAQUISARD ■ LIEUT. DUHIL DE BENAZÉ ■ COLONEL HAEGERTY



ÉVASIONS

Il fallait aussi la complicité des autorités maritimes françaises qui fournissaient le carburant, établissaient les rôles d'équipage, les livrets maritimes professionnels et remettaient aux navigateurs les cartes de la « Gast ». Lorsque le navire ne revenait pas, c'était à elle de donner aux Allemands des explications plausibles sur la disparition pour éviter les représailles contre les familles ou des sanctions contre la population maritime.

Chaque départ était l'objet d'une préparation minutieuse. Une fois l'accord passé avec le patron, les passagers logés pour la nuit chez l'habitant, étaient embarqués à l'aube, dissimulés à fond de cale ou, quand cela se pouvait, travestis en hommes d'équipage. Il fallait ensuite se soumettre aux formalités de la « Gast » à laquelle rien de suspect à bord ne devait donner l'éveil.

Quelle émotion, aussi, au moment de la visite ! Si tout se passait bien, on pouvait enfin atteindre les lieux de pêche, et, de là, le large, à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer au port. D'autres fois, il était préférable d'éviter la fouille. On lira plus loin

comment cela put se faire pour le « Dalc'h Mad ».

C'est en mars 1943 que l'abbé Cariou, en union avec les autres mouvements de résistance, organisa des évasions par mer.

Un des premiers voyages fut celui du « Dalc'h Mad » déjà cité, dont nous donnons ci-dessous un récit.



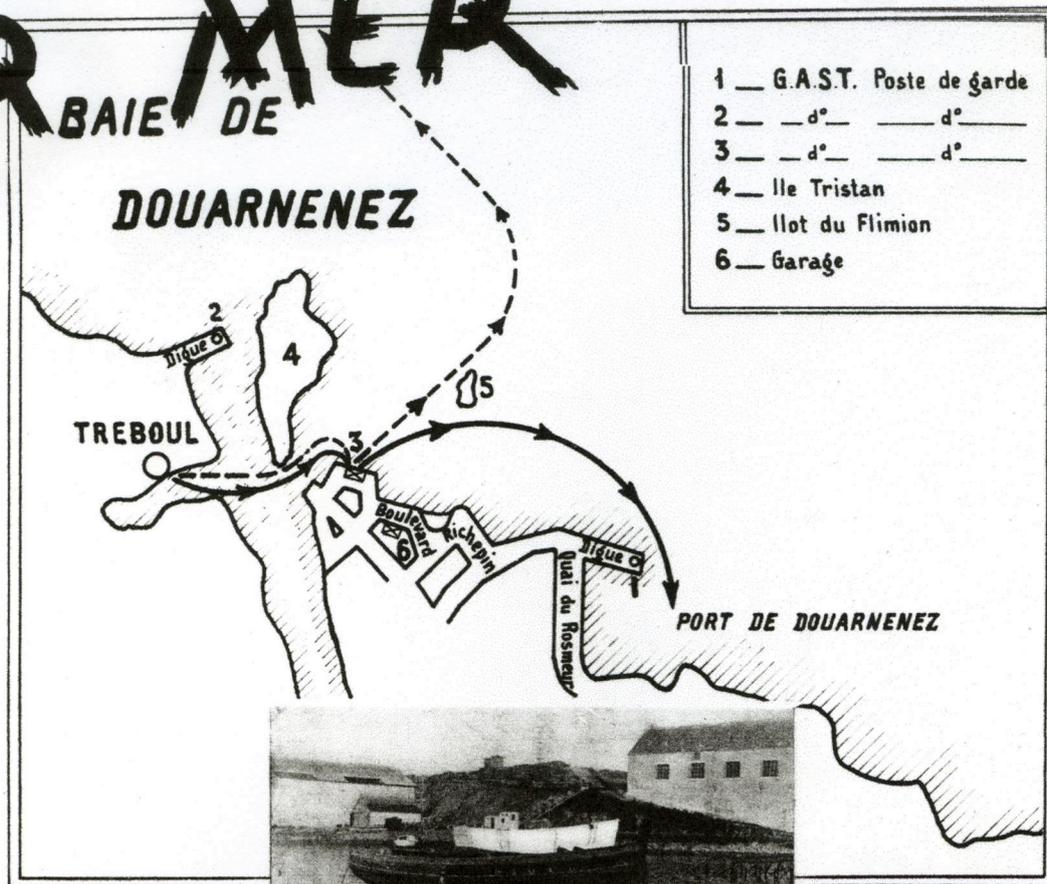
LE DÉPART DU « DALC'H MAD »

Le 7 avril 1943, à 9 h. 10, le « Dalc'h Mad » quittait le port de Tréboul et s'engageait dans la passe entre l'île Tristan et la terre ferme. Comme le règlement l'y obligeait, il s'arrête bientôt devant le poste 3. Le patron de la barque, Lili Marrec, crie au douanier : « Nous allons à Douarnenez faire de l'essence. » « Ya », répond l'Allemand, qui laisse partir le bateau et se met à le suivre de l'œil.

L'AMIRAUTÉ britannique avait fabriqué de pseudo-barques de pêche françaises armées de mitrailleuses qui venaient jusque sur nos côtes, sous des camouflages variés, prendre des passagers; mais ce n'était pas toujours le cas. Nous parlerons ici des traversées dans de simples barques que leurs patrons mirent à la disposition des organisations de résistance.

C'est de la côte sud de Bretagne, presque exclusivement, que se firent les départs, La traversée, par vent contraire, pouvait durer plus de deux jours, sur une mer infestée de mines et de sous-marins, avant d'arriver au petit port de Newlyn, près de Penzance, en Cornouailles anglaises, qui devait devenir un véritable port breton. Les Allemands n'interdisaient pas les sorties, mais ils les soumettaient à une réglementation rigoureuse. La vigilance de la « Gast » (douane côtière allemande), au début assez lâche, se resserra lorsque les départs, de plus en plus nombreux, alertèrent les Allemands.

PAR LA MER



LE DALC'H MAD

Le jeu commençait à ce moment : il s'agissait d'empêcher le douanier allemand de vérifier si le « Dalc'h mad » allait bien à Douarnenez. Claude Hernandez et Pierre Plouhinec (mort à Telgruc), mettent alors leur plan à exécution.

Ils demandent à la sentinelle de la « Gast » de leur prêter main forte pour soulever une pierre sur cales, dans un garage à proximité du poste et pour mettre la pierre en confiance, ils lui offrent une cigarette. Celui-ci, qui est bâti comme un hercule, accepte. Il tombe la veste et se saisit d'un madrier vermoulu qu'il glisse sous l'automobile. Il relève une extrémité du levier. Ses deux compères, au lieu de l'aider, appuient de toutes leurs forces à l'autre bout.

Comme on l'attendu, le madrier casse. « Ah ! kapout ! » fait l'Allemand et se saisit d'une barre de fer et se dispose à reprendre le travail. « Laisse-le faire », dit Hernandez à son camarade. La même scène se reproduit. Cette fois, le levier ne

casse pas, mais plie. La voiture n'a toujours pas bougé. Le boche demande alors, par gestes, qu'on lui procure un cric. « Cric, kapout ! » fait Hernandez. « Alors, demain... retour ici avec le cric ! » Plouhinec sort une injure en breton.

La farce a duré une dizaine de minutes qui ont

LE PATRON LILI MARREC



suffi au « Dalc'h Mad » pour s'éloigner du Guet et prendre le large.

Après 54 heures de navigation sur une mer déchainée, il atteignait Penzance et débarquait sains et saufs ses 19 passagers.



Le 19 août, le « Moïse » muni des autorisations nécessaires prenait la mer pour dix jours. Il revenait dans l'anse de Pors Piron à 6 km. à l'ouest de Douarnenez, dans la nuit du 22 au 23, et après avoir pris ses passagers qui lui avaient été amenés par M. Salez, du groupe « Libération », et par Le Bris et Hernandez de l'O.R.A., faisait voile pour l'Angleterre où il parvint sans incident.

Le 15 septembre, le patron du « Ar Voulach » obtient de la « Gast » l'autorisation d'aller pêcher aux environs d'Armen pendant quatre jours. Il va accoster au quai du petit port et dans la nuit 7 personnes importantes sont dissimulées dans la glacière du navire. Le contrôle allemand passe la visite sans s'apercevoir de leur présence. Parti à 9 heures 30, il aborde le lendemain 13 heures à Penzance.

Ces trois départs ont pleinement réussi. Mais si les services maritimes allemands ont admis, sans trop de peine, la version du naufrage ou de la capture, la Gestapo se montre moins crédule et elle organise dans toute la région de Douarnenez un réseau de surveillance.

L'Administrateur est interrogé dans les bureaux de la « Gast » cinq heures durant. Il fait admettre la thèse du naufrage et est relâché.

M. Salez, se sentant suspect, décide de partir à son tour, et s'embarque le 2 octobre sur le sloop « La Pérouse. »

A 10 heures, le navire passe devant le contrôle allemand et un des matelots lance à tue-tête : « Nous partons pour l'Angleterre, et si le cœur vous en dit, il y a encore deux places disponibles ». Les boches trouvent la plaisanterie bien bonne et laissent le bateau prendre la mer. Celui-ci est rejoint dans la baie par de petites embarcations qui transfèrent à son bord d'autres passagers clandestins.

En route maintenant pour Penzance où l'arrivée a lieu deux jours plus tard.

Cette fois, les boches sont furieux. L'Administrateur subit une interrogatoire très serré de la part de deux agents spéciaux de la Gestapo. Le bruit court que le port est consigné pour toujours. A la fin de l'enquête, les Allemands que les affirmations de M. Quebriac ont aiguillés sur une autre voie, consentent à débloquent le port, mais, devant les menaces de déporter les familles et de fusiller des otages, force est d'abandonner momentanément les départs.

La plupart des évasions s'accomplirent avec succès. Il en fut cependant de tragiques, comme celle qui coûta la vie à Pierre Brossolette, au début de 1944.

L'expédition qui avait été organisée par le lieutenant Le Hénaff dit « Fanfan-la-Tulipe » et par Raphaël Kerisit, d'Audierne, tous deux de l'O.R.A., tourna à la catastrophe. Une violente tempête s'était élevée et le « Jouet des Flots » qui avait quitté l'île Tudy le 2 février, après avoir subi de fortes avaries, dut débarquer ses passagers au sud du Raz de Sein, dans les landes désertiques où ils se dispersèrent. Plusieurs d'entre eux furent arrêtés, dont Pierre Brossolette qui jusqu'à la mort et malgré les tortures, sut garder le silence.

Le port fut rouvert. Une fois de plus, les boches avaient été joués, mais il devenait dès lors presque impossible d'entreprendre de nouvelles expéditions.





Combats de rue à Douarnenez

Les premiers jours d'août, à la nouvelle de l'avance américaine, les esprits s'échauffent. La rumeur court à Douarnenez que les Américains sont à Quimperlé, puis à Quimper. Le 4 août, toute la ville pavoise, et le lieutenant Hernandez prend l'initiative de se présenter à la « Gast » pour demander sa reddition. Elle accepte de se rendre et livre ses armes aux F.F.I. accourus de toutes parts. Hernandez monte ensuite à la Commandantur de Ploare faire la même démarche. Là, il reçoit un refus du commandant qui, dans la soirée, descend en ville pour faire enlever les Allemands et faire rentrer la population chez elle.

Le combat est engagé. Des coups de feu partent. Deux F.M. posés à la Croix par les F.F.I. prennent la route en enfilade et forcent les Allemands à se replier. Rue Jean Jaurès, deux voitures allemandes sont attaquées à la grenade. Une mitrailleuse lourde mise en batterie à Ploare tient l'ennemi en respect. La résistance s'organise et, au cours de diverses patrouilles à Treboul, à l'île Tristan, à l'abri du Marin, à Pouldavid, à Poullan, au Riz, sont faits 200 prisonniers, cependant qu'un stock important de matériel est récupéré et que sont saisis deux camions de dynamite destinés à faire sauter le port de Douarnenez.

La « patrouille sanguinaire » de Théo le Doare, de l'aspirant Patrick Chancerelle et d'André Le Guennec tend une embuscade sur la route de Locronan pour empêcher l'arrivée des renforts allemands,

mais des infiltrations se produisent le lendemain. 58 boches armés de 6 F.M. descendent de Ploaré dont une partie est toujours tenue par les F.F.I. Sept camions allemands réussissent à pénétrer dans la ville. De nombreux combats s'engagent, dans des conditions très difficiles, car l'adversaire dispose d'une très nette supériorité. Eugène Lucas, les gendarmes Riou et Roviell se battent et tombent en héros. A 12 heures, un avion américain s'abat dans le fond de la baie. Aussitôt, toute une flottille de petits bateaux de pêche part à la recherche des parachutistes qui sont tombés à la mer. Un seul est sauvé et conduit au P.C. des F.F.I.

Malgré leur supériorité, les Allemands évacuèrent Douarnenez le 8 au matin et laisseront leurs armes aux F.F.I.

Douarnenez était libéré.

Dans les semaines qui suivirent, les Allemands, à plus d'une reprise, semblèrent vouloir revenir sur la ville. Mais les F.F.I. s'étaient armés et réorganisés et il sera désormais impossible aux troupes ennemies de reprendre la place.

Les maquis bretons, après avoir libéré Douarnenez, étendent leur action libératrice, nettoient la région et refoulent les Allemands sur la presqu'île de Crozon et sur la pointe du Raz. Adossées à la mer, les troupes ennemies ne tiendront que quelques semaines encore. Elles capituleront devant l'effort conjugué des divisions alliées et des bataillons de patriotes du colonel Eon.



AUDIERNE.

LES “CAPARDS”

LE 6 août, les Allemands, que le colonel Plouhinec était allé visiter dans une voiture arborant le drapeau tricolore, avaient demandé qu'on cessât le feu. Audierne était libéré, mais l'ennemi restait accroché dans les ouvrages de Lezongard. On avait seulement convenu, de part et d'autre, de ne plus faire acte d'hostilité.

C'était d'accord... Cependant, dans la soirée du 6, un convoi de onze camions allemands arrive de Douarnenez en renfort. Trois colonnes russes convergent sur Audierne. Plouhinec, qui avait brûlé toutes ses munitions, se trouve encerclé. Il dépêche ses adjoints, Marie et Bourdon, auprès d'un chef du détachement russe pour lui dire que son camarade d'en face avait donné sa parole d'honneur de se tenir tranquille en attendant l'arrivée des Américains. « Je me moque, de ce qu'a pû promettre mon camarade d'en face », répond l'Allemand, « je veux ramasser tous les terroristes d'Audierne ». Plouhinec, pris entre deux feux, n'a que la res-

source de rassembler son monde sur les hauteurs.

L'incident n'eut pas de suite.

Dans Audierne libéré, mais vide de ses habitants, en raison de la proximité de l'ennemi, Plouhinec prit pour tâche d'assurer la police des rues. Il évita ainsi tout pillage.

Le calme régnait dans le secteur, mais devant la menace des chars américains qui sont par centaines dans la région, des Allemands de la Kriegsmarine se décident à abandonner leurs positions. Des chalands les attendaient à Beuzec, où ils devaient embarquer et gagner par mer la presqu'île de Crozon, suprême réduit des éléments de la Wehrmacht attardés dans le Finistère.

Le 25 août à 19 heures, un télégramme du 2^e Bureau F.F.I. à Quimper, prévenait que les « troupes allemandes de Lezongard ont réquisitionné cent charrettes avec conducteurs pour 17 heures (heure allemande). Le convoi partira



LE NETTOYAGE EST TERMINÉ. LES DERNIERS ALLEMANDS SONT FAITS PRISONNIERS...



ET LE DÉFILÉ DE LA VICTOIRE COMMENCE SUR LES QUAIS D'AUDIERNE.

en direction de Beuzec-Cap, Sizun ou Douarnenez. »

Placé sous le commandement du colonel Eon, un détachement F.F.I. composé de 25 hommes du corps franc Marceau, de 35 hommes du groupe franc Dampierre, F.T.P.F. et de 32 hommes de la section « Treboul (O.R.A.) soit 92 F.F.I. armés de 76 fusils, de 3 F.M. et appuyés par les autos-canon du groupe Dampierre va se poster en embuscade aux environs du bourg de Beuzec, à la hauteur de la ferme de Lesven.

Le convoi annoncé devait être de 150 Allemands. Ils étaient 300, puissamment armés et protégés de la côte par une canonnière et plusieurs vedettes. L'embarquement du matériel avait commencé, lorsque à 2 heures la section de Tréboul ouvrit le feu. L'ennemi riposte par un feu nourri de canons de 20 mm., de mitrailleuses lourdes et de F.M. La section doit se replier. Mais, à 4 heures, les F.T.P.F. entrent en jeu. Ils doivent se replier à leur tour, en raison de la supériorité du tir adverse, mais, déjà, en dépit de ce recul, le but est atteint : les Allemands, à l'exception de 25 d'entre eux, n'ont pas embarqué et les bateaux ont pris le large.

Les Allemands, plus nombreux et

mieux armés, pourraient encercler les F.F.I. et les massacrer, mais ils sont décontenancés. Des renforts parviennent aux F.F.I. et, à 16 h. 25, appuyés par les autos-canon du capitaine Dampierre, l'assaut général est donné. A 18 h., l'ennemi commence à se disperser et bientôt les premiers drapeaux blancs font leur apparition. Tout est terminé à 19 h. 30. Les Allemands ont eu 30 tués, 20 blessés et ils laissent 228 prisonniers aux mains de leurs vainqueurs. De notre côté, les F.F.I. ont à déplorer 14 morts, dont 10 étaient originaires de Douarnenez.

Cette affaire n'achevait pas le nettoyage de la région. Il fallut attendre le 20 septembre. Ce jour-là l'assaut final fut donné aux casemates de Lezongard qui furent pilonnées violemment par l'artillerie américaine et l'artillerie F.F.I.

A 11 h. 45, les Allemands hissaient le drapeau blanc et se rendaient tous. 360 hommes de l'O.R.A. formant le bataillon de Douarnenez (la 1^{re} Cie Yvon Chancerelle, la 2^e Cie Hellas, la 4^e Cie Berrou et la 5^e Cie Guillou), placés sous les ordres du colonel Plouhinec, avaient pris part à l'opération.

Audierne était définitivement libéré et débarrassé à jamais de ses gênants voisins.

